

# Académie de Béarn

Adresse : Académie de Béarn, Villa Lawrance, 68, rue Montpensier 64000 Pau  
[www.academiedebearn.org](http://www.academiedebearn.org)

## Bulletin de liaison mars 2024

La lettre qui relie les Académiciens

### Editorial

Ça y est, l'année du centenaire est lancée, les académiciens sont sur les routes du Béarn. Au cours de cette « pérégrination académique » les noms et œuvres des gloires du Béarn se réveillent et rayonnent à nouveau aux yeux des contemporains et des élèves des écoles en particulier. Qu'en dire de plus ? Que nous fumes une petite douzaine à Orthez et c'est bien peu. Un peu de solidarité de corps serait à souhaiter, il reste 6 visites à faire encore et l'expérience vaut le déplacement comme le souligne Paul Mirat avec humour et opportunité. Deux contributions vous sont données à lire en ce qui concerne la rencontre d'Orthez.

Sachez aussi que l'Académie travaille en petit comité pour le Prix Marguerite de Navarre qui sera un grand moment à l'automne. La revue de presse vous donnera une idée de cette activité.

Vous serez sensibles aussi à la variété des chroniques du temps qui couvrent le champ du temporel, du spirituel, du charnel et de l'artificiel.

Enfin, une figure de l'Académie nous a quittés et nous saluons sa mémoire.

Notre bulletin continue sa route vers sa forme revue qui devrait voir le jour avant l'été.

Marc Bélit

### SOMMAIRE

- 1 Editorial
- 2 Invitation
- 3 Un ébéniste de la langue  
*Patrick Voisin*
- 8 Pierre Lasserre, l'anti-romantique  
*Etienne Lassailly*
- 11 Balade orthézienne  
*Paul Mirat*
- 13 L'actualité de 1889  
*Marc Ollivier*
- 15 Le « nous » l'emporte  
*Jean Casanave*
- 16 Les perspectives ouvertes par l'Intelligence Artificielle  
*Thierry Moulouguet*
- 18 Lolitas d'hier et d'aujourd'hui  
*Marie-Luce Cazamayou*
- 20 Le prix Marguerite  
*Patrick Voisin*
- 23 Revue de presse
- 26 Publication

## Invitation



*Bruno Bourdaa*  
*Maire de Nay*



*Marc Bélit*  
*Président de l'Académie de Béarn*

**Et le Conseil Municipal**

Ont le plaisir de vous convier à la **RENCONTRE ACADEMIQUE autour de l'Abbé Bégarie, Paul Mirat et de l'Abbé Bremond**

**MERCREDI 13 MARS 2024**  
**à 16H au Lycée Saint-Joseph de Nay et à 17h30 à la Maison Carrée de Nay**

Un vin d'honneur sera servi à l'issue de cette rencontre

## Patrick Voisin

### Un ébéniste de la langue

Une communication de Patrick Voisin de l'académie de Béarn à Orthez



#### Jean-Louis Curtis, un ébéniste de la langue et du langage

Il est indéniable aujourd'hui que Jean-Louis Curtis (1917-1955), prix Goncourt en 1937 et académicien français en 1986, enterré au cimetière de Départ à Orthez, après un arrêt cardiaque à l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière à Paris, le 11 novembre 1995, a été profondément marqué par l'enfance d'Albert Laffitte, né à Orthez le 22 mai 1917 dans le même quartier Départ. Laffitte-Curtis... une vie qui a couvert presque tout un siècle depuis la fin de la Première Guerre mondiale!

#### Albert Laffitte, fils d'ébéniste

Jean-Louis Curtis évoque ainsi l'enfant Louis Albert Irénée Laffitte, fils de Paul Laffitte, fabricant de meubles, et de Marie Sarlangue : « J'étais gâté par cinq personnes : mes parents, mon frère aîné, mes deux soeurs dont la plus jeune avait neuf ans de plus que moi. La fabrique de meubles faisait suite à la maison et j'y ai passé mon enfance, à jouer et même à apprendre le métier de certaines machines. Je pensais devenir ébéniste. »

Il n'est, dès lors, pas surprenant que Pierre Moinot, dans son hommage à Jean-Louis Curtis, le 16 novembre 1995, à l'Académie française, fasse le lien entre l'enfance d'Albert Laffitte et le travail d'écrivain de Jean-Louis Curtis : « De son enfance dans l'atelier d'ébénisterie familial, Jean-Louis avait gardé le goût des formes heureuses et de la beauté. (...) Et surtout il aimait la marqueterie des mots, leur agencement lisse, leur précision dont il était à notre Commission du dictionnaire l'artisan fidèle. » Jean-Louis Curtis atteste lui-même cette influence paternelle, quand il écrit Questions à la littérature en 1973. Dans cet ouvrage de théorie littéraire sur l'écriture et la lecture, il explique son statut d'écrivain qu'il compare, dans les deux premières pages, à celui de l'ébéniste : « Quand on m'a offert de poser des questions à la littérature, je me suis tout d'abord récusé : je n'étais pas sûr d'être qualifié. (...) Je ne suis pas un savant. On m'a alors expliqué qu'on n'attendait pas de moi un essai théorique ; plutôt un témoignage subjectif. Comme si l'on demandait à un ébéniste ce qu'il pense du bois en tant que matériau d'ameublement, comment il est venu à l'ébénisterie, et s'il estime que son métier, en cette fin de XXe siècle, a encore un avenir. Ce sont là des questions auxquelles même un ébéniste peut tenter de répondre. Ses réponses ne présenteront peut-être pas un intérêt capital pour les technocrates de l'habitat, mais elles peuvent apporter quelque chose aux personnes qui n'ont pas renoncé à se procurer des lits et des tables. Cela m'a rassuré. Je tiens

donc, au seuil de ce petit livre, à préciser sa destination : il ne s'adresse pas aux professionnels de la littérature, mais à ses usagers. Non aux clercs, mais aux laïcs. »

Et il termine son essai en revenant, dans une structure circulaire, à son propos initial : « Peut-être n'est-il donc pas utile, pour le moment, de se préoccuper de l'avenir de la lecture, ni de la façon dont vivront nos arrière-petits-neveux. (...) Dormiront-ils sur des coussins d'air ? C'est possible mais, pour le moment, nous continuons à nous procurer des tables et des lits. (...) pour le moment nous continuons à lire des livres. Les ébénistes et les écrivains ont encore quelques jours devant eux. On connaît moins bien l'usage des livres que celui des lits et des tables. Il se pourrait qu'ils servissent tout d'abord à rendre heureux – à rendre heureux ceux qui les font et ceux qui les lisent. »

### **Laffitte / Curtis : de la chenille au papillon**

Mais cela devait arriver ! Il raconte, toujours dans Questions à la littérature, comment le fils d'ébéniste, admirateur du travail de son père, devint écrivain : « Je me suis mis à écrire dès que j'ai su former des mots sur le papier ; mais cela avait été précédé par une phase de littérature orale, comme chez les primitifs. Je racontais des histoires aux autres gosses. (...) Puis un jour est venu où j'ai écrit roman sur la première page d'un cahier – je devais avoir huit ans. Le roman n'a pas dépassé cinq ou six feuillets, j'avais présumé de mes forces, visé trop haut. (...) N'importe qui aurait renoncé. Ce demi-échec ne me découragea pas, cependant. L'écriture devint mon occupation favorite. (...) Je veux seulement suggérer que, si l'on est un écrivain, on l'est très tôt ; on l'est déjà, virtuellement, à cinq ans, avant de savoir écrire. Je crois que c'est cela, la réponse au "Pourquoi écrivez-vous ?". » Et, en effet, il n'a de cesse que de traverser le gave depuis son quartier Départ pour se procurer périodiques et livres, tout au long d'une enfance sans histoire où l'école le porte vers les lettres : école Saint-Joseph de la rue Bourg-Vieux et la prestigieuse Institution Moncade. L'heure des grandes études étant venue, il faut partir à la faculté des lettres de Bordeaux puis à la Sorbonne, à Paris. Et, là où d'autres auraient dit leur bonheur de partir, sortes de Rastignac fuyant la province, c'est le contraire qui se produit : « J'ai quitté Orthez comme si je devais m'exiler à l'autre bout du monde, sans retour. Un arrachement. »

Mais, entre l'enfant et l'écrivain, sans qu'il faille reprendre à la lettre l'itinéraire que retrace le romancier Jules Vallès dans sa trilogie racontant le parcours du petit Jacques Vingtras, il y a deux parenthèses qui se croisent : celle du soldat-résistant et celle du professeur d'anglais. En effet, d'une part, il est mobilisé en août 1939 et opte pour l'armée de l'Air avec un apprentissage qui le conduit au Maroc, puis il est démobilisé, fin septembre 1940, et il rentre en France, pour ensuite s'engager dans la Résistance, en août 1944, au sein du Corps franc Pommiès qu'il suivra jusqu'en Allemagne. D'autre part, il commence une carrière de professeur au lycée de Bayonne puis, reçu à l'agrégation d'anglais en 1943, il rejoint le lycée de Laon dans l'Aisne ; il fut également assistant d'anglais à Bradford dans le Yorkshire et il donna des cours aux États-Unis où il fit choisir comme sujet de mémoire d'études le poète Francis Jammes à un jeune étudiant américain.

Après cela, à Paris, où il côtoie ses futurs confrères à la Revue La Gazette des Lettres, Albert Laffitte devient Jean-Louis Curtis. Ce nom, il l'emprunta, avec son autorisation, à un certain Jean Curtis, né en 1920, normalien de la rue d'Ulm (promotion 1940), agrégé d'anglais comme lui et traducteur comme lui, mort un an après lui en 1996. Quand il affirma qu'il n'avait d'autre biographie que ses livres, il mettait en avant sa nouvelle identité de papier différente de ses papiers d'identité : il s'invente un personnage pour écrire et publier comme il invente ses personnages. Façon proustienne de dissocier l'être social et l'artiste et, en même temps, fusion subtile d'Albert Laffitte

dans Jean-Louis Curtis ! Sa biographie, dès lors, se mêle à ses personnages et il faut rechercher Albert Laffitte dans les personnages de Jean-Louis Curtis. Dans Questions à la littérature, il parle en ces termes de son ouvrage : « Il faut admettre que je l'ai écrit avec toute la compétence dont je suis capable, avec sincérité, avec ardeur, sans doute aussi avec plaisir. J'y ai mis beaucoup de moi-même, je l'ai nourri de ma vie, de mon expérience, du peu de savoir que j'ai pu acquérir dans le domaine littéraire et dans d'autres. (...) Bref cet objet inanimé, ce livre, est lié à moi par des liens vitaux. »

### **Le pinceau et la plume**

Dans Questions à la littérature, Jean-Louis Curtis décrit très simplement le processus d'écriture qui fut le sien depuis son enfance, et qu'il appelle son « activité réfléchissante » ou « une intensification prématurée de sa conscience », mettant en jeu à la fois Albert Laffitte et Jean-Louis Curtis, l'homme et l'auteur : « Je multiplie les métaphores pour essayer de communiquer la réalité et la nature de cette dualité fondamentale, de cette vie deux fois vécue dans le même instant : une fois dans le monde, avec les autres, sous leur inspection ; une autre fois dans le for intérieur, l'imagination, mais une imagination déjà critique et déjà fabulante. » Car le monde est à la fois « une énigme à déchiffrer » et « une source permanente d'affabulation » ; il appelle « un besoin permanent de refaire le monde à son usage, de l'interpréter, de se le raconter ».

Jean-Louis Curtis situe précisément le moment où il devient écrivain en s'appelant encore Albert Laffitte : « C'est (...) de ma douzième à ma dix-septième année à peu près (...) que je suis devenu écrivain, si être écrivain signifie vivre surtout par l'imagination, expérimenter avec des mots, trouver sa plus grande joie à polir un texte jusqu'à ce qu'il soit, sinon parfait, du moins le meilleur possible selon les critères dont on dispose. »

Mais, quand il décide que ce sera son métier et sous son nouveau nom, Jean-Louis Curtis avoue ceci : « Ma vie a été grandement simplifiée, du jour où je me suis réellement rendu compte que je n'avais qu'une ambition : celle d'explorer les gisements romanesques que je devinais en moi. » Il n'a plus à se poser la question qu'il évoque dans Questions à la littérature : « J'étais un enfant qui vivait encore au XIXe siècle, dans une bourgade reculée où les enfances dorées sur tranche n'avaient pas cours. (...) Je savais que j'aurais à gagner ma vie sitôt quitté le collège ; et gagnait-on sa vie en écrivant ? Dans le Béarn des années 30, la question ne se posait même pas. » Il apparaît alors dans le paysage littéraire comme une comète, fort de ses fréquentations à la Revue La Gazette des lettres, se présentant comme l'élève de François Mauriac qui le lui rendit bien en lui reconnaissant qu'il avait « le don que Dieu n'accorde qu'au petit nombre ». Son oeuvre a une tonalité et un ton bien caractéristiques. Qu'ils soient situés pendant la guerre, à la Libération, ou dans les années 1960 ou 1970, ses romans peignent des personnages en quête d'un supplément d'âme. Particulièrement dans Les forêts de la nuit (1947), mais aussi dans La quarantaine (1966), Un jeune couple (1967) ou Le roseau pensant (1971) au fil de pages refusant toute grandiloquence, Jean-Louis Curtis met en scène une comédie humaine de province dont la tradition est passée de Balzac à Mauriac : les personnages, plus que héros, tantôt s'enthousiasment tantôt s'agacent de la modernité. Saint-Clar ou Sault-en-Labours, Orthez de fiction reconnaissable dans Les forêts de la nuit ou dans La quarantaine, sont à l'image de nombre de villes de province ; on est en France. Sans entrer dans une étude exhaustive de l'oeuvre romanesque de Jean-Louis Curtis, on peut considérer qu'avec cet auteur le roman n'est pas seulement documentaire, il n'est pas seulement fresque géographique et sociale ; il questionne sur les comportements individuels devant les bouleversements historiques de nos vies et il répond en mettant en garde contre les jugements

intempestifs, les accusations faciles et les analogies malsaines, ni caricatural, ni manichéen, ni partisan. Dans le tableau le trait est toujours mesuré.

### **Le mot propre et le mot juste !**

Dans Questions à la littérature, Jean-Louis Curtis s'aperçoit que, bien avant son Discours du 26 mai 1994 sur « L'art du mot juste », à l'occasion du 300<sup>e</sup> anniversaire de la première publication du Dictionnaire de l'Académie française, il eut, dès ses premiers travaux d'écriture quand il était encore Albert Laffitte, l'obsession du mot juste dans « l'élaboration de cet objet verbal, de cette petite machine qui devait fonctionner au moyen de mots et de phrases » et qu'il voulait « efficace, sans défauts » : « J'ai commencé à éprouver les mots non seulement comme des signes(...) servant à faire avancer le discours, mais comme des substances en soi. (...)

Quand deux mots s'offraient pour désigner le même objet ou la même qualité, je devinais qu'il n'était pas indifférent d'employer l'un ou l'autre, parce que des deux il y en avait toujours un qui l'emportait sur l'autre, non pour l'exactitude, la propriété, mais pour son pouvoir évocateur, pour un charme indépendant du sens. Je commençai à me servir de mon oreille pour écrire. »

C'est la différence entre le mot propre et le mot juste qu'il développe dans son Discours « L'art du mot juste » : « Le mot propre, ou mot juste, est un mot auquel nul autre ne saurait être substitué sans une déperdition sensible de force signifiante ou d'exactitude. Ce mot et l'objet qu'il désigne font étroitement corps, il n'y a pas débordement du mot sur l'objet, ni de l'objet sur le mot. Ceci dit, faut-il admettre que les expressions « mot propre » et « mot juste » remplissent la même fonction, sont exactement synonymes et peuvent être employées l'une pour l'autre ? (...) On pourrait avancer que le mot propre cerne son objet avec une rigueur nominaliste, et que le mot juste possède la même rigueur, mais assortie d'une ou de plusieurs nuances qui n'existent pas dans le premier. Le mot juste serait alors un mot propre enrichi d'harmoniques, comme l'est une note de musique. (...) Dans l'emploi des mots de la première catégorie, celle de la propriété, nous nous bornons à bien connaître notre langue. Dans l'emploi des mots de la deuxième catégorie, celle de la justesse, nous faisons, peu ou prou, oeuvre créatrice. »

Bref, la recherche du mot juste devient « un art véritable ». Victor Hugo ne tenait-il pas, au siècle précédent, le même discours : « Le mot propre, ce rustre, / N'était que caporal, je l'ai fait colonel. » Or, c'est l'apanage d'un Proust que Jean-Louis Curtis admire et prolonge dans sa propre pratique du pastiche. Dès son enfance, raconte Jean-Louis Curtis dans Questions à la littérature, la lecture pratiquée par Albert Laffitte devint « vampirique » au fil de ses découvertes littéraires de jeunesse : « J'étais un poulpe, toutes mes ventouses appliquées sur la proie que je ne lâchais plus avant d'avoir le sentiment de la posséder. » Et il ajoute : « Il s'agit d'une sorte d'érotisme littéraire, que j'ai satisfait, plus tard, dans le pastiche. »

Point n'est besoin de parler davantage de ses pastiches, parfois irrévérencieux puisque pastiche et « moquerie » vont de pair selon lui. Pierre Moinot dit de lui qu'« il mordait à dent dure, avec une férocité joyeuse, dans la bêtise ». Les plus connus sont dans La Chine m'inquiète (1972) ou La France m'épuise (1982), à propos des événements de mai 68 ou de la victoire socialiste en 1981. Il pastiche Céline, Valéry, Breton, Bernanos, Saint-Simon, Stendhal, Flaubert, Mauriac, Proust évidemment et bien d'autres ! Ce qui, selon Pierre Moinot, l'amenait à dire avec amusement, quand on le complimentait : « Oui. Proust et moi nous sommes les meilleurs. » Proust est tout en haut pour Jean-Louis Curtis, comme le montre son discours public du 24 octobre 1995 « Marcel Proust, le génie littéraire du XX<sup>e</sup> siècle ».



### La gloire, l'oubli et le regain

Les succès se sont vite enchaînés pour lui : le prix Cazes pour son premier roman *Les jeunes hommes*, en 1946, puis le prix Goncourt pour le troisième, l'année Jacques Perret, la première année où les romans ne sont plus envoyés à l'Académie Goncourt par les éditeurs. Une trentaine d'ouvrages le conduisent à la consécration, d'abord en 1972, quand il reçoit le Grand prix de littérature de l'Académie française pour *Le roseau pensant* et l'ensemble de son oeuvre, puis en 1973, avec le Prix de la critique de la Société des gens de lettres pour *Questions à la littérature*.

En outre, son activité se déploya sur de nombreux fronts à partir de 1956. Il fut un abondant traducteur, de Shakespeare en premier lieu, mais aussi de Philip Toynbee, de John Osborne ou de Henry James. Il fut responsable de sous-titrages et de scénarios d'adaptation : c'est lui qui sous-titra en français les adaptations télévisées des pièces de Shakespeare produites par la BBC de 1978 à 1985 et diffusées en France ; et il adapta Gobineau, Montherlant, Mauriac et Bazin pour des téléfilms. Il fut également un journaliste engagé, collaborant au *Figaro*, au *Nouvel Observateur*, au *Quotidien de Paris*, aux *Nouvelles littéraires*, et il tint une chronique régulière dans *L'Express* entre 1983 et 1985. Le cinéma l'intéressait également comme le montrent un de ses titres, *Cinéma*, en 1967, sa participation à la commission d'avances sur recettes au Centre national du cinéma entre 1963 et 1972, et une chronique sur le cinéma dans la *Nouvelle Revue Française*. *Questions à la littérature*, en 1973, fait de Jean-Louis Curtis un théoricien qui se penche sur la question de la nécessité de la littérature. A-t-elle des chances de survie à la fin du XXe siècle ?

Il est dès lors digne de rejoindre l'Académie française le 4 décembre 1986 au fauteuil 38 qui fut celui d'Anatole France et de Paul Valéry ; il arbore l'épée que les Orthéziens lui ont offerte et sur le pommeau de laquelle se dessine « un tigre brillant dans les forêts de la nuit », par référence au célèbre poème "Tyger" de William Blake et au roman qui lui valut le prix Goncourt. Car Jean-Louis Curtis n'a jamais oublié qui il fut d'abord, Albert Laffitte ; et le 28 octobre 1988 il est accueilli au sein de l'Académie de Béarn, à Orthez exceptionnellement, au milieu des siens, par le président Pierre Tucoc-Chala et le maire Jacques Destandau. Puis vint l'oubli, car le Nouveau Roman, la Nouvelle critique, le structuralisme passent par là et condamnent le roman français classique. « Jean-Louis Curtis est totalement oublié aujourd'hui », c'est Michel Houellebecq qui l'écrit ! En effet, dans *La carte et le territoire* (prix Goncourt 2010), ce nostalgique et désenchanté dit sa sympathie littéraire pour un romancier « subtil » : « Vous vous en foutez de Jean-Louis Curtis, vous avez tort d'ailleurs. » Et il compare *Un jeune couple* (1967) aux *Choses* (1965) de Georges Perec.

De là un regain d'intérêt pour Jean-Louis Curtis, manifesté par le témoignage du romancier Sebastian Faulks qui voit dans *Les forêts de la nuit* un des seuls ouvrages parus en France dans l'après-guerre donnant une image réaliste de l'Occupation vécue par les Français au quotidien (*Paris Echo*, 2018). Trois ans avant de retourner au Départ, quartier de sa première et de sa dernière demeures, il accorda une préface à Pierre Delay, en 1992, pour son ouvrage consacré à Joseph Peyré, autre prix Goncourt (1935) et autre Académicien de Béarn avant lui : Joseph Peyré 1892-1968. Jean-Louis Curtis écrit de son aîné de dix ans : « Les grandes aventures du désert ou de la montagne, ou le combat dans l'arène, ont, chez le Béarnais qui les raconte avec tant de précision et d'exactitude, un accent de vérité qui ne trompe pas le lecteur. » En effet, Jean-Louis Curtis partage avec Joseph Peyré les mêmes exigences d'écriture, bien que leurs univers romanesques soient très différents. Il y a le même sens du mot juste. Le résultat d'une enfance passée dans l'atelier d'un ébéniste... c'est un ébéniste de la langue et du langage.

## Etienne Lassailly

### Pierre Lasserre, l'anti-romantique

*Comunication d'Etienne Lassailly lors de la rencontre académique d'Orthez*



Photo Pierre Peyré

L'Académie de Béarn est une grande famille. Tous les Académiciens sont liés, par-delà les générations, par une amitié intellectuelle qui les invite à parler de ceux qui les ont précédés. On dit que les Académiciens sont immortels. Or on ne meurt vraiment que lorsque personne ne se souvient plus de vous. Ceci est impossible dans une Académie car on se souviendra toujours de vous. Pour Pierre Lasserre, nombreux sont les Académiciens qui en ont parlé. Raymond Ritter, troisième Président de l'Académie, a consacré plusieurs articles sur son prédécesseur, puisque Pierre Lasserre fut le Président fondateur de l'Académie de Béarn, il y a 100 ans. Mon confrère Eric Gildard qui a habité longtemps à Orthez a consacré un livre à Pierre Lasserre. Et mon confrère Pierre Peyré, ici présent ce soir, conserve chez lui de nombreux livres dédiés, des autographes et des interviews qu'il tient de son oncle, Joseph Peyré, qui était le secrétaire de Pierre Lasserre. Je me suis donc inspiré de ces sources précieuses, auxquelles j'ajoute un ouvrage universitaire récent d'Hugues Laroche, de l'Université de Provence.

Avant d'entrer dans mon propos, je vous livre un extrait d'un article de Raymond Ritter qui s'était lancé dans un parallèle entre Pau-Jean Toulet et Pierre Lasserre.

« Or, en l'an 1867, vivaient à Orthez, à deux pas de la place d'Armes, décor inoubliable de la *Promenade insolite*, l'avoué Me Lasserre, et à Pau, rue d'Orléans, entre les sonneries de la caserne et les échos du palais, l'ex-avoué, Me Toulet. Les fées de la Vallée Heureuse passèrent chez eux et le résultat – concomitant étrangement, à cinq jours près- de cette visite fut que le 31 mai 1867, Me Lasserre voyait naître sous son toit un fils, qui reçut le prénom de Pierre ; et, le 5 juin, Me Toulet était grand-père d'un garçon, Paul-Jean. Deux berceaux curieusement semblables, reliés à la fois par le fil d'argent du gavage et par le fil d'or de la gloire littéraire, mais deux destinées et deux œuvres bien différentes – comme les hommes. »

Il avait, dit-il, « un goût caractéristique de l'ironie, bien sûr, mais aussi une extrême sensibilité d'intelligence unie à une lucidité aigüe. Lasserre, agrégé de philosophie, professeur au Collège de



France, n'était en aucune façon prisonnier de sa chaire. Ce grand universitaire, loin de se laisser scléroser par sa « spécialité » restait possédé de la plus merveilleuse curiosité intellectuelle qui fût. Pour reprendre le terme qu'il employa si justement au titre de l'un de ses livres, ses routes l'avaient entraîné aux explorations les plus variées, d'où il rapportait toujours un enrichissement. Plus il avançait dans la voie de la connaissance, plus il y marchait d'un pas allègre. Il faut non seulement l'avoir entendu dans une de ces causeries où il excellait, familières, abondantes, enjouées, pleines de sève autant que de verve, à cent lieues du ronron professoral, mais surtout écouté, par un matin d'automne, sur la terrasse du « Castagnas », sa maison d'été de Castétis, d'où la vue régnait sur le vallée du Gave et, par-delà le torrent, s'étendait jusqu'au clocher de Maslacq, le village de sa lignée paternelle. »

Pierre Lasserre est donc né à Orthez en 1867. C'est la fin du Second Empire. Rien ne le destinait à devenir ce qu'il fut, c'est à dire un intellectuel engagé. Rien, sinon cette façon qu'avaient les hommes de fer de ce temps, de regarder la réalité en face et de se confronter aux grandes questions philosophiques, morales et sociales. Rien, sinon l'exigence d'une formation classique qui lui permet d'obtenir l'agrégation de philosophie, de partir pour un séjour de deux ans en Allemagne, où il se confronte à la culture germanique. Il est formé par des intellectuels pétris de culture classique et d'une exigence dont on a du mal, aujourd'hui, à se figurer : René Doumic, Jules Lachelier, Louis Liard et Emile Faguet. Professeur à Saint Briec, puis à Chartres, il prépare sa thèse sur le romantisme, qu'il obtiendra en 1907. Il a 40 ans et quitte l'enseignement pour se consacrer à son œuvre littéraire et à son combat pour les idées.

Cette œuvre littéraire est variée mais c'est d'abord une œuvre de critique. Il va écrire sur les Romantiques et le Romantisme, sur Benjamin Constant et sa « manie des passions », sur Chateaubriand et « le faste des passions », sur l'inspiration de Lamartine, sur le pessimisme d'Alfred de Vigny, par exemple. Il écrit aussi sur la culture française en évoquant Charles Péguy et « l'idée de la France », sur le patriotisme méridional, la poésie française et le midi, sur le lyrisme de Frédéric Mistral ou sur l'âme celtique.

Il va aussi laisser des pages philosophique et religieuses, sur la philosophie allemande, dont il est un spécialiste, sur la métaphysique grecque et la foi chrétienne, sur la laïcité etc...

Enfin il laisse une œuvre lyrique et romanesque et des souvenirs du Béarn avec des textes sur la foire d'Oloron, la vallée béarnaise, le café Gaston Phébus à Sault-de-Béarn entre autres

Les intellectuels de ce temps sont Charles Maurras et Emile Boutroux. Son œuvre critique est donc marquée par les idées qui caractérisent cette époque.

Quelques années avant le début de la Grande Guerre, Pierre Lasserre se lance dans un combat idéologique contre le romantisme, non pas en tant que phénomène littéraire mais en tant qu'inclination à la facilité et le laisser-aller des sentiments.

Il écrira « les français se dépouillèrent alors de leur privilège, unique au monde, d'être enthousiastes sans être dupes. Sans avoir rien perdu de ce feu intellectuel qu'ils tenaient de leur sang et de deux cents ans de lettres, on les vit se mouvoir dans le monde des idées avec une naïveté d'enfants, une intempérance de sauvages.

Car qu'est-ce que l'esprit romantique ?

Il est incarné par Jean-Jacques Rousseau. Pierre Lasserre dira « Rien dans le romantisme qui ne soit du Rousseau. Rien dans Rousseau qui ne soit romantique. » Le romantisme est une maladie qui pourrait jusqu'au fond la sensibilité, la volonté et l'intelligence. Le résultat est qu'on appelle le désordre Liberté, la confusion Génie, l'instinct Raison et l'anarchie Energie. Le romantisme est donc la « désorganisation enthousiaste de la nature humaine civilisée ». « Les forçats sublimes, les

paresseux de génie, les empoisonneuses angéliques, les monstres inspirés de Dieu, les comédiens sincères, les courtisanes vertueuses, les saltimbanques métaphysiciens, les adultères fidèles ne forment qu'une moitié, la moitié sympathique, de l'humanité selon le romantisme. L'autre moitié, la méchante, est fabriquée selon le même procédé intellectuel. Elle comprend tous les détenteurs ou représentants d'une partie d'autorité ou de discipline quelconque, politique, religieuse, morale ou intellectuelle, rois, ministres, prêtres, juges, soldats, gendarmes, maris et critiques Il est extrêmement rare que la psychologie romantique n'associe pas ces qualités et ces fonctions à l'infâmie, à la perversité, à la corruption et à la cupidité.

A l'inverse ce qui s'oppose au romantisme est l'esprit grec ou les vertus viriles de Rome et l'on voit ici quelles valeurs s'opposent. Du côté du romantisme, la nature, l'instinct et la sensibilité sont préférés aussi bien sur le plan esthétique que sur le plan politique et moral. Du côté de Pierre Lasserre c'est la culture, le travail, la raison et l'engagement qui donnent à l'homme sa valeur en l'éduquant et en le contrôlant. D'où une incompatibilité totale avec l'optimisme romantique et Pierre Lasserre dira « La morale, religion, la philosophie sont des disciplines. Comment ces disciplines qui ont pour objet de régler les passions, de façonner l'homme naturel et spontané en homme civilisé et maître de lui-même, comment ces disciplines seraient elles de la même essence que la spontanéité et les passions ? » Ainsi le romantisme aboutit à la désorganisation des mœurs, par l'anarchie sentimentale et à la désorganisation de la faculté de penser. Il va évoquer l'œuvre de nombreux romantiques : Benjamin Constant, Mme de Staël, Chateaubriand, Victor Hugo, Lamartine, ... Tous ont divinisé la passion et fait du désordre et du mensonge la caractéristique de leur vie sentimentale aussi bien que leur engagement politique, c'est ce que Pierre Lasserre appelle « la splendeur du faux » car tous sont occupés des chimères personnelles de leur propre cœur.

Ce dilemme n'est-il pas contemporain ? Car la civilisation, l'Etat, la Patrie, la Loi, la Religion, la Tradition, la Famille s'opposent encore aujourd'hui à la Liberté sacrée de l'individu. Sans aucun doute c'est un thème récurrent de la littérature, du cinéma, de la fiction actuelle. C'est même un thème de nos débats télévisés. Cette tendance à la déification de l'irrégulier, de l'indolent, du désœuvré, du révolté et même du criminel, s'opposerait aux détenteurs de l'autorité qui sont systématiquement rabaissés.

Un auteur contemporain, Antoine Compagnon, qui vient d'être admis à l'Académie Française, a résumé en une phrase ce que Pierre Lasserre reprochait à son époque « Le Génie féminin du romantisme a conduit au règne de l'individu, du sentiment, et de l'amour, bref de la facilité. » Exigence de l'homme face à son devoir de civilisation, contre facilité de s'abandonner à ses sentiments tel est l'alternative.



Pierre Lasserre

## CHRONIQUES DE NOTRE TEMPS

**Paul Mirat**

### ***Balade orthéziennne***

Le 10 février dernier, nombre d'académiciens de Béarn, marguerite en sautoir ou au revers, entouraient leur président, à Orthez, où nous ouvrons en grande pompe les festivités du centenaire de notre vénérable compagnie. Les présents étaient unanimes : la sortie était magnifique. Après le mot d'accueil de M. le maire suivi par les causeries de haute volée de nos confrères invités sur la scène du théâtre orthézien, quelques-uns d'entre-nous se sont retrouvés « A la maison », l'excellente table du jeune chef Maxime Lafont, sise à côté de l'Hôtel de la Lune, très bonne adresse que nous avait été chaudement recommandé notre confrère et ami Jean Marziou.

Maxime Lafont est un jeune chef qui a fait ses premières armes sous la houlette de toques étoilées, nous tenons l'information de sa maman, la sémillante avocate paloise Stéphanie Moutet en personne qui, surprise de me trouver là est venue spontanément se joindre à notre petit cénacle. Le moment était gourmand et drôle quand, entre la savoureuse échine de porc et le riz au lait, meilleur que ceux de mes grands-mères, les souvenirs sont revenus avec force et vigueur.

Le métier d'éditeur m'a donné de grandes joies : Georges Saint-Clair bien-sûr, Vaufreland, Bernard Manciet, les livres passionnants édités en partenariat avec le Laboratoire de recherches en langues romanes de l'Université de Pau sur Azorin, Cuesta ou Febus, tous ces ouvrages comblaient mon quotidien. Dans les années 1990, au hasard d'un dîner chez les très orthéziens Georges et Catherine Moutet, figures du Béarn et grands-parents du jeune chef dont nous découvrons l'étendue du talent, je retrouve une vieille connaissance, Thierry Issartel qui ne pensait pas alors être un jour élu maire de la cité de Febus.

J'ai connu Thierry enfant, quand mon père et deux de ses collègues de Turbomeca (Bernard Mounetou et Gilbert Joanin) ont créé l'association *Pierres et Vestiges* dont l'un des premiers chantiers, le château de Montaner, nous occupait beaucoup. Nous y passions une partie des vacances et nombre de week-ends à désherber, colmater les brèches et remonter les murs. En ces temps éloignés, Thierry n'avait qu'une dizaine d'années à peine, mais sa passion et ses connaissances sur Febus nous impressionnaient tous beaucoup.

Une semaine ou deux avant ce dîner, Covedi venait de publier *Lorsque les Seigneurs de Béarn régnaient sur la Navarre*<sup>1</sup> de notre regretté confrère le docteur Denis Labau, ouvrage que j'offre à la maîtresse de maison. Surprise, elle appelle son gendre, Jean-Paul Lafont, qui à l'époque était comptable dans l'entreprise familiale. D'un geste impérial, Catherine lui tend le livre : « Regardez Jean-Paul ! Voilà le métier que vous devriez faire ! ». Ce soir-là, sans nous en douter, nous devenions

---

<sup>1</sup> Editions Covedi, Pau, 1997

elle et moi les parrains putatifs de l'imprimerie ICN et de la belle maison d'édition Gascogne, que tous ici connaissent.

Le diner bat son plein quand je demande au professeur Issartel pourquoi personne à Orthez ne s'intéresse aux frères Reclus ? Lors de mon séjour au collège de Domezain, notre professeur Jean Labbé, petit-fils de Paul Reclus, nous avait dévoilé cette famille édifiante. Thierry m'apprend que M. Roger Gonot, longtemps unique professeur agrégé du lycée d'Orthez où il enseignait le grec, le latin et les lettres classiques au lycée d'Orthez, travaillait en ce moment sur l'un des frères mais il ne savait plus dire lequel. Le lendemain, de retour à mon bureau, je trouve facilement les coordonnées de l'auteur sur le minitel flambant neuf et appelle aussitôt. D'un ton enjoué, il m'apprend : « Je viens d'achever une étude sur Elisée Reclus et, curieusement, j'ai mis cette nuit un point final à la relecture du manuscrit ». J'arrive ! Quarante minutes plus tard, j'étais face à un charmant monsieur ; notre amitié n'allait que croître au fil des rencontres.

L'idée d'éditer le manuscrit de M. Gonot : *Elisée Reclus, prophète de l'idéal anarchique*, plongeait mes associés dans les abîmes de l'inquiétude. Le projet sentait le souffre. Pour les assouplir, je demande alors à Madame Suzanne Tucoo-Chala, présidente du Cercle d'Etudes du Protestantisme, de rédiger une préface. La prestigieuse signature leva les dernières barrières.

Le *Reclus* sort et c'est à la première édition du salon du Livre d'Orthez, au milieu des poules, des pigeons et des machines agricoles, qu'il remporte son premier succès : le Prix Batcave, remis par notre ami du Lac, le bouillant Eric Gildard, alors infatigable animateur de l'office de tourisme orthézien. La presse locale joue si bien son rôle qu'un peu enhardi, j'adresse une poignée d'exemplaires à la presse nationale. Tout allait pour le mieux quand un beau matin, M. Gonot me passe un coup de fil et murmure sur un ton mortifère : « Paul, c'est une catastrophe, depuis ce matin nous sommes la risée d'Orthez ». Je presse le bon professeur de questions. D'un ton navré il avoue enfin : « Nous sommes dans *Charlie-Hebdo* ! ».

L'article est ronflant : enfin un livre sur Elisée Reclus ! tout émaillé d'adjectifs élogieux, l'adresse de la maison d'édition clôt le tout. Les commandes affluent de France et d'Outre-mer : le professeur Gonot et son ami l'éditeur ne sont pas peu fiers.

Quelques années plus tard, toujours animé de la même passion pour la fratrie orthézienne, Roger Gonot me propose de collaborer à la rédaction d'un nouvel ouvrage qu'il a déjà intitulé *Elie Reclus et la Commune de Paris au jour le jour* ; il sera publié l'année suivante à Paris, chez Séguier. Ces livres « préhistoriques » ont finalement ouvert une porte à Orthez où un historien qui mérite un coup de chapeau s'est attelé depuis à donner vie à la fratrie Reclus tout entière. Gérard Fauconnier a mis ses pas dans la voie tracée par Roger Gonot, avec bonheur et au moins autant de succès.

Mes camarades et moi écoutions Stéphanie, heureuse de l'évolution professionnelle de son mari Jean-Paul, et très fière de celle de leur fils, Maxime, quand les cloches de Saint-Pierre sonnèrent l'heure du retour. Il fut épique, sous un déluge digne des Évangiles.

## Marc Ollivier

### *L'actualité de 1889*

On sait que rien n'est plus fugace que l'actualité. La lecture des paragraphes suivants pouvant en faire douter, il paraît indispensable de le rappeler : toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

*« Les hommes indépendants et désintéressés, qui sont assez nombreux, dans toutes les classes de la société, et dont les écœurements peuvent amener, tout à coup, de grandes secousses de l'opinion publique, il faut peu de chose pour les contenter, les séduire et les attirer. En ce moment on est tout disposé à la tolérance. On accepte n'importe quoi, n'importe qui, pourvu que ce n'importe quoi, que ce n'importe qui ait seulement l'apparence de quelque chose ou de quelqu'un. Nous nous contentons de peu, de très peu, nous sommes indulgents jusqu'à nous faire pitié à nous-mêmes, car nous sommes las, mais las jusqu'au degré où la lassitude va devenir de la rage.*

*Tout le monde ou presque tout le monde se sent disposé à accepter ce qui est, à accepter ceux qui gouvernent ; tout le monde ou presque tout le monde, pour être débarrassé du harcelant souci politique, les accepterait même avec plaisir le jour où ils nous donneraient la plus légère garantie de capacité, de sécurité et enfin de probité. Nous attendons, avec l'envie de crier : « Bravo ! », les premiers républicains qui nous donnerons la sensation d'un gouvernement éclairé, l'espérance d'un gouvernement durable et fort, la confiance dans un gouvernement impartial et indépendant.*

*Peur ! Voilà. On a peur. On a peur de tout le monde, et tout le monde a peur sous ce régime. Croyez-vous qu'ils ont des principes, des croyances, des convictions ou des idées ? Non, ils ont peur. Peur de l'électeur, peur des villes, peur des campagnes, peur des majorités, peur du papier, surtout du papier des votes, et de l'autre, celui des journaux ; peur de l'opinion, cette rouleuse ; peur de ce qu'ils disent, de ce qu'ils font, de ce qu'ils pensent et peur de leur ombre, c'est-à-dire de l'ombre des poltrons.*

*Ils prétendent, ces niais, qu'il y a péril pour la république ! Dieu, est-ce bête ! C'est pour l'intelligence française et pour notre réputation de peuple libre et spirituel qu'il y a péril, qu'il y aura grand péril tant que nous serons entraînés à la dérive de leurs paniques par ces outres vides et flottantes. A force d'être médiocres, ces hommes sont redoutables comme ces épidémies, bénignes au début, qui deviennent invincibles et chroniques ; à force d'amoindrir le pays, de le rapetisser à leurs idées, d'y semer leurs procédés, ils finiront par le détruire ; et, si en matière de gouvernement, l'indifférence pour la forme me paraît être un dogme de sage, pourvu que la forme soit appliquée au mieux des intérêts matériels et intellectuels du pays, il n'en est point de même pour ceux qui détiennent le pouvoir en des mains maladroite, ignorantes ou trembleuses ».*

De qui est cette mercuriale rugueuse ? De quel polémiste patenté ? Ce serait faire fausse route que de chercher de ce côté-là. Son auteur, on ne l'attend pas dans ce registre, c'est Maupassant, ce prosateur racé que Valéry Giscard d'Estaing, lors d'un mémorable numéro de l'émission *Apostrophes*, eu le malheur de mettre au premier rang des écrivains français, s'attirant les quolibets des snobs et des cuistres, de tous ces critiques de profession ou d'occasion, qui croiraient déchoir s'ils plaçaient au pinacle ceux qui se distinguent par l'art du récit et la pureté du style.

Intitulée « *Danger public* », cette vigoureuse charge, Maupassant la confie au journal *Le Gaulois*, qui la publie en décembre 1889. « Ces princes qui nous gouvernent » et qu'il épingle là sans indulgence, il a pu les observer de près. Il a été attaché au cabinet du ministre de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts, où il était particulièrement chargé de la correspondance du ministre, Agénor Bardoux - l'arrière-grand-père de Giscard -, qui l'avait recruté à la demande instante de Flaubert, dont l'influence auprès de l'homme politique remontait au temps où ce dernier, jeune et zélé apprenti écrivain, corrigeait les épreuves d'un ouvrage majeur du maître, *Salammbô*.

Rue de Grenelle, Maupassant occupait un charmant petit bureau, qui était, quand je l'ai découvert, celui de l'adjoint du chef de cabinet, et qui, bien qu'exiguë, par son décor rappelle tout ce que les hôtels particuliers du Faubourg Saint-Germain affectés aux ministres de la République doivent à l'esthétique raffinée de la fin de la monarchie. Une plaque commémorative précise même que c'est là qu'il écrivit *Boule de Suif*, selon la formule consacrée : « à ses moments perdus », moments qu'il trouvait bien trop rares, se plaignant, dans sa correspondance, de devoir aussi travailler le dimanche matin. Il fallait bien vivre ; car celui qui plus tard baptisa son yacht *Bel Ami*, fut à ses débuts un écrivain impécunieux. Et « les républicains », à défaut d'être toujours aussi courageux qu'il l'aurait souhaité, eurent alors au moins un mérite, le tirer d'embarras.



## Jean Casanave

### *Le « nous » l'emporte*

Grand-mère est ravie. Son petit-fils qui vient d'obtenir son permis de conduire a accepté de l'emmener rendre visite à son vieil ami, l'ermite de l'arribere. Elle compte bien profiter de l'occasion pour raviver quelques notions de vie religieuse qu'elle avait essayé de lui inculquer dans son jeune âge et qui n'encombrent plus guère ses neurones. Arrivés chez le vieil homme, un peu hors d'âge et hors monde, ils jettent un coup d'œil sur sa minuscule chapelle. Louis remarque aussitôt un certain nombre d'images et d'objets inusités qui donnent à ce lieu l'apparence d'une église orthodoxe en réduction, en plus sobre et moins rutilante. L'ermite, encouragé par la curiosité du jeune homme, ne se fait pas prier pour détailler l'origine de chaque statue et de chaque tableau en lui faisant remarquer que lorsqu'il prie, il n'est ainsi jamais seul : « Cette coupelle posée dans le trou du tabernacle vient du malheureux Rwanda et se souvient de toute l'Afrique. Ce tissu, cadeau d'une rescapée des camps du Cambodge, convoque l'Asie et tous les persécutés du monde. Cette icône qui a échappé à la tyrannie destructrice d'un despote roumain tend la main au monde orthodoxe. Ce pupitre avec ses arabesques soutient la Bible et n'oublie pas le monde musulman à la fois si proche et si lointain ! Cette étole aux franges taillées dans le cuir du caribou provient du Canada et des Amériques lointaines. Ce banc de cheminée qui soulageait, le soir venu, la fatigue de mes ancêtres rappelle le travail de ces hommes de la terre qui ont façonné ce pays. Saints Pierre et Paul se donnant l'accolade embrassent l'Église déchirée. Et enfin, ce « Dieu soutenant le monde », sculpté par un ami, historien de renom, rassemble l'univers entier autour de cette pierre d'autel. »

Et le vieux moine insiste : « Vois-tu, quand je célèbre seul l'Eucharistie, je murmure la prière à la première personne du pluriel. Le « je » sonnerai faux, hormis le « je confesse », car la messe n'est jamais un acte solitaire, même en l'absence de convives. La prière chrétienne ne peut jamais être autocentrée. Il ne s'agit pas d'un « nous » de majesté dont usaient autrefois les personnages publics mais plutôt un « nous » à la fois de représentation et de réelle communion ». Grand-mère jubile, le dialogue du retour sera fort animé !

## Thierry Moulouguet

### *Les perspectives ouvertes par l'Intelligence Artificielle*

1. On commence à avoir une idée plus précise des applications de l'intelligence artificielle : l'impact le plus transformant touche à la réduction des délais de conception dans tous les domaines de la recherche et du développement. C'est ainsi que l'on évoque une division par plus de deux du temps de développement des nouveaux médicaments ou vaccins. Les cas d'usage s'étendent à un grand nombre de secteurs, comme l'illustrent les exemples suivants :

- Aéronautique et défense : conception des moteurs et maintenance prédictive
- Assurance : détection de fraudes
- Finance : protection contre les attaques cyber et gestion des alertes visées par les obligations de compliance
- Industrie : simulations avec notamment le support des jumeaux numériques (Dassault Systèmes est en pointe dans ce domaine), réduction des délais de développement des nouveaux produits (on évoque ainsi la division par deux du temps de développement des nouvelles batteries pour les voitures électriques) permise notamment par l'accélération de la recherche sur la structure de nouveaux matériaux, optimisation des flux logistiques
- Energie : surveillance des sites et sécurité des centrales nucléaires. Pilotage optimisé de la production de gaz et de pétrole, pilotage des smart grids et des smart homes
- Ferroviaire : maintenance prédictive, optimisation des tracés, réduction du temps de développement des nouvelles infrastructures
- Marketing : saut majeur dans la précision de l'utilisation des données pour améliorer le ciblage des clients, contrôle optimisé de l'efficacité des campagnes (Publicis vient d'annoncer un nouvel investissement de 300M Euros sur les 3 ans à venir dans l'intelligence artificielle).
- Education : démultiplication des moyens d'éducation en continu, à distance et individualisée
- Entertainment : nouvelles sources de créativité avec la génération d'images ou de vidéos
- Finance et juridique : rapidité d'accès à la documentation et synthèse de celle-ci, simplification des process de contrôle et de reporting

L'Intelligence Artificielle va permettre d'optimiser la gestion de système complexes soumis à des contraintes fortes de sécurité, de qualité, de traçabilité. Tout ceci est naturellement conditionné en particulier par la qualité des données utilisées par les systèmes : c'est un grand défi pour toutes les entreprises concernées.

2. De nombreux freins peuvent limiter l'ampleur des développements potentiels permis par l'Intelligence artificielle : les risques de manipulation de l'information, les enjeux de cybersécurité, la consommation en énergie de toute la chaîne de production depuis les composants jusqu'aux centres de données, le temps de formation des nouvelles compétences pour gérer ces systèmes, les approximations restantes dans la production des systèmes d'Intelligence Artificielle, la diversité des approches de réglementation et de régulation selon les pays, les conflits sur la propriété des données . Au total, l'optimisation des résultats de l'application de l'intelligence Artificielle va encore demander (tant mieux !) une grande part de jugement humain basé sur l'intuition, l'empathie, la conscience des interactions au sein des communautés, la capacité de choisir sur une base multicritère (quantitatifs et qualitatifs). Les gagnants de la transformation en

cours seront vraisemblablement ceux qui seront parvenus au meilleur équilibre entre les potentiels de l'Intelligence Artificielle et la préservation du jugement humain qu'à ce stade la machine ne peut pas répliquer. L'une des conclusions tirées de ce constat par certaines universités américaines est précisément de développer dans les cursus la part consacrée aux humanités pour renforcer cette si déterminante capacité de jugement.

3. Tout un pan de la réflexion actuelle s'oriente sur la régulation de ces nouveaux systèmes et la prévention des risques qu'ils peuvent engendrer. Quatre directions sont poursuivies :

- fixer les droits d'auteurs sur le réservoir de données utilisés pour entraîner les modèles (Large Language Models)
- définir les conditions d'utilisation des données personnelles dans le prolongement du RGDP européen
- encadrer les algorithmes utilisés pour interdire par exemple la notation citoyenne, comme elle se pratique en Chine)
- déterminer les responsabilités en cas d'erreurs, de dommages causés, d'utilisation abusive

En conclusion provisoire, il convient de souligner deux sources de fragilité européenne : la première est que tout le support de ces systèmes est américain (NVIDIA, MICROSOFT ) ou asiatique (TSMC à Taiwan) , à l'exception de la société hollandaise ASML (avec sa capacité unique d'inscription des circuits sur les composants électroniques) ; la seconde est que dans le débat sur la régulation il est probable que les mêmes standards ne s'appliqueront pas en Chine, aux Etats Unis et en Europe et se traduiront par des rythmes de développement différents . Gardons également à l'esprit cette loi connue sous le nom de loi d'Amara : » En matière d'innovation, on surestime souvent les impacts à court terme, et on sous-estime ceux à long terme.

## Marie-Luce Cazamayou

### *Lolitas d'hier et d'aujourd'hui*



Les informations se succèdent vite, de plus en plus vite. Heureusement il y a le replay et les documentaires accessibles pendant quelque temps.

Au moment où les petites starlettes, devenues mères ou simplement adultes, regardent leurs premiers exploits cinématographiques, en se demandant comment elles ont pu être tripotées (excusez-moi, j'emploie volontairement des mots de chez nous) sans que personne ne réagisse, sans que personne ne les sorte des mains de quadragénaires prétendument réalisateurs de film d'Art et d'Essai, Nabokov, dans un documentaire nous rappelle le véritable sens de son roman Lolita : « Humbert Humbert est un homme ignoble, un criminel. La petite fille a douze ans ! elle est la victime d'un pédophile ! » dit-il avec insistance à Bernard Pivot qui ne cache pas son désir de littérature scabreuse.

Pendant longtemps je n'avais pas voulu lire Lolita. Je craignais que ce roman mette en scène une enfant-sexualisée, volontairement responsable du désir de l'homme adulte. J'avais lu L'enchanteur du même auteur, écrit quelque temps avant Lolita, pas d'erreur possible : on y voit les manœuvres d'un prédateur pédophile, prêt à tout pour avoir à sa portée, la jolie fillette qui joue avec son cerceau dans le jardin public.

Nabokov est un grand auteur, son écriture est affinée par le fait qu'il est bilingue et même trilingue. Mais Lolita, et Autres rivages, sont les seuls livres qu'il a tenu à traduire lui-même, en russe. Peut-être pour éviter les interprétations « déviantes » qui ont accompagné la publication en France, et même ailleurs, comme dans le film de Stanley Kubrick. Ce qui me choque encore aujourd'hui (alors que je viens de le lire vraiment avec attention), c'est le choix de la photo de couverture de l'édition de poche : nous n'avons pas le profil d'une enfant mais celui, très érotique d'une jeune fille aguicheuse aux lèvres rouges, aussi tentantes que des framboises mûres, et portant une perruque blanche sortie d'un spectacle de cabaret. Le livre se vendra mieux, mais il est regrettable de jouer encore sur l'ambiguïté.

En 1924, date de la naissance (renaissance) de notre Académie du Béarn, Nabokov était déjà venu depuis longtemps chez nous, séjournant notamment chez son oncle, dans la grande maison Perpigna, que l'on voit parfaitement depuis le boulevard de Pyrénées. Dans son autobiographie

Autres Rivages, il se souvient du voyage depuis Saint Pétersbourg, dans le Nord-Express avec « son élégante couleur brune », qui allait directement à Paris (sauf un petit changement à cause de la différence d'écartement des rails). C'était un long enchantement. Souvenir d'enfance où la Russie n'avait pas encore basculé dans le bolchevisme. Elle était une partie de l'Europe, selon l'idée (aujourd'hui peut-être plus valable que jamais) du Général De Gaulle : « L'Europe, de l'Atlantique à l'Oural ! ». Et tout était européen : Chaliapine chantait à Paris, Blériot avait traversé la Manche, Peary avait atteint le pôle Nord, on jouait aux cartes dans le compartiment avec maman et les nurses, et l'enfant Vladimir (!) savait que l'attendait un petit séjour au pied de la ville de Pau. Hélas, l'oncle Ruka « l'aimait » sans doute un peu trop, et de la façon dont il est criminel d'aimer les enfants. Notre confrère et ami Paul Mirat sait que ce fameux russe produisait une sensation étrange, pour ne pas dire dérangeante, quand il arrivait au Pau-Hunt, et cela pas seulement à cause de la couleur rose de sa veste de cavalier.

Il est évident que le séjour à Pau, à supporter la tyrannie de l'oncle, a inspiré le personnage de Humbert Humbert, et les pauvres aventures de Lolita avec son prédateur.

Heureusement, il savait qu'il irait, quelques jours plus tard, faire des pâtés de sable avec Colette, une jolie petite fille à Biarritz...

L'admiration que j'ai depuis longtemps pour les auteurs russes, pour la musique russe, pour l'évocation des paysages russes n'a pas fléchi avec les derniers événements. Et grâce au documentaire que nous trouvons encore en replay de Arte, l'interview de Nabokov qui rétablit la vérité sur le sens de son roman m'a permis d'apprécier à sa valeur ce chef d'œuvre. On est tout de même étonné, lorsque, malgré les dénégations de Vladimir Nabokov, Bernard Pivot insite: « mais cette petite Lolita, elle est tout de même aguicheuse... »

## Patrick Voisin

### *Le prix Marguerite*

#### **Le premier Prix littéraire du Centenaire : le Prix Marguerite de Navarre de la Nouvelle**

Un premier prix littéraire décerné par l'Académie de Béarn pour son centenaire en 2024 – et appelé à s'inscrire durablement dans le vaste paysage des prix littéraires remis à leurs lauréats à l'automne, de façon annuelle –, ne pouvait pas ne pas être consacré à Marguerite de Navarre dont la marguerite est l'insigne qui distingue ses académiciens, selon le choix fait par Georges Sabatier en 1924. Le choix de Marguerite de Navarre comme patronne du prix littéraire a immédiatement impliqué de définir les contours du prix dont elle porte à présent le nom sur le site électronique de l'Académie de Béarn, mais également sur les réseaux sociaux et dans l'adresse électronique qui lui est dorénavant dédiée : [prixmargueritedenavarre@gmail.com](mailto:prixmargueritedenavarre@gmail.com). Et cela était déjà nécessaire à l'automne 2023 pour un premier appel à candidatures auprès des éditeurs et des auteurs.

#### **Marguerite de Navarre, l'Heptaméron et le prix littéraire**

Sans dresser son portrait complet de femme politique et intellectuelle incontournable de la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, entre Humanisme et Renaissance, ainsi que l'état exhaustif de son oeuvre littéraire reconnue, non seulement par l'Université française et l'Éducation nationale, mais aussi par la recherche littéraire internationale, Marguerite de Navarre est plus spécifiquement connue du monde des lettres pour être une des fondatrices du genre de la nouvelle littéraire en France, entre la fin du Moyen Âge (dans le droit fil de Boccace et de son Décaméron) et la Renaissance. Sans pour autant que l'on néglige bien sûr ses oeuvres dramatiques nombreuses, carrefour d'influences culturelles diverses, ni son oeuvre poétique au style clair et musical, L'Heptaméron est indéniablement son testament à la fois littéraire et spirituel, où est principalement traitée, à travers des conversations entre des devisants réfugiés à cause d'intempéries dans l'abbaye de Sarrance, la question de l'amour en étroite relation avec les idées du temps, la société et la religion. C'est pourquoi les recueils de nouvelles appelés à concourir pour le Prix Marguerite de Navarre devront principalement reposer sur la thématique de l'amour dans ses rapports avec la société.

Paule Constant, présidente d'honneur du prix et du jury

Le jury du « Prix Marguerite de Navarre » est placé sous la présidence d'honneur de Paule Constant de l'Académie Goncourt ; critique littéraire et femme de lettres native de Gan, près de Pau, en 1944, elle a reçu de nombreux prix pour son oeuvre principalement romanesque : le prix Valéry-Larbaud en 1980, pour son roman Ouregano (Gallimard), le Grand prix de l'essai de l'Académie française en 1987, pour Un monde à l'usage des demoiselles (Gallimard), le Grand prix du roman de l'Académie française en 1989, pour son roman White Spirit (Gallimard), le Prix Goncourt en 1998, pour son roman Confidence pour confidence (Gallimard) ; elle a été élue au fauteuil 31 de l'Académie de Béarn en 2001 et a rejoint l'Académie Goncourt en 2013 au couvert de Robert Sabatier. Son site web <http://www.pauleconstant.com/> témoigne de sa vie et de son oeuvre.



Le jury est en outre composé de sept membres de l'Académie de Béarn ayant une expérience professionnelle de la littérature en tant que critiques, universitaires et/ou auteurs eux-mêmes : Patrick Voisin (académicien à qui la responsabilité de créer et de piloter le Prix a été confiée), Marc Bélit (président de l'Académie), Pierre Peyré (vice-président de l'Académie), Marc Ollivier (vice-président de l'Académie), Étienne Lassailly (secrétaire de l'Académie), Marie-Luce Casamayou-Larroque (membre du Bureau de l'Académie) et Hélène Charpentier (académicienne titulaire).

### **Les modalités du prix Marguerite de Navarre de la Nouvelle**

Les candidatures sont déposées chaque année de façon individuelle avant le 31 décembre minuit, date-limite de participation, les oeuvres présentées ayant obligatoirement été éditées et publiées dans l'année civile écoulée et s'inscrivant dans la thématique définie pour le Prix Marguerite de Navarre.

Au terme des délibérations du jury qui se tiendront entre le 1er janvier et le 15 septembre de chaque année, et après l'établissement intermédiaire d'une liste courte de quatre finalistes, le Prix Marguerite de Navarre de la Nouvelle récompensera le meilleur recueil de nouvelles par un chèque de 1000€ et la meilleure nouvelle extraite d'un recueil de nouvelles par un chèque de 500€, lors d'une manifestation solennelle de l'Académie de Béarn se tenant à l'automne, soit à la Villa Lawrance, siège de l'Académie de Béarn, soit au prestigieux Parlement de Navarre, lieu de ses séances publiques, soit à l'Hôtel de ville de Pau sous l'égide de François Bayrou, premier édile et académicien de Béarn. Le Prix Marguerite de Navarre pourra prendre ensuite une dimension, non seulement nationale, mais internationale, avec également un prix francophone et un prix saluant la traduction d'oeuvres étrangères se rattachant au registre de la nouvelle. D'autre part, le Prix Marguerite de Navarre pourrait s'accompagner, dès sa deuxième édition, d'une opération éducative impliquant un public scolaire local : à l'image du Goncourt des lycéens, un jury d'élèves de classes de 3ème du collège Marguerite de Navarre à Pau, sélectionnés par leurs professeurs, pourrait proclamer ses propres lauréats sur une sélection de nouvelles présentées au concours ; cette opération serait menée conjointement avec le Conseil général des Pyrénées Atlantiques qui a en charge la gestion administrative des collèges. Ce sont là les deux augmentations que nous souhaitons donner au Prix Marguerite de Navarre.

## Les candidatures au Prix Marguerite de Navarre 2024

Pour la première édition du Prix Marguerite de Navarre, onze ouvrages sont parvenus à l'Académie de Béarn avant le 31 décembre 2023 minuit et font l'objet des lectures de la part du jury depuis le 15 janvier 2024 :

- . Yves Bichet, *La Beauté du geste*, récits, Le Pommier, Paris, janvier 2023.
- . Véronique Bitouzé, *Mille Mères*, Nouvelles, Louvain-La-Neuve, Quadrature, avril 2023.
- . Claire Castillon, *L'oeil*, nouvelles, nrf Gallimard, Paris, avril 2023.
- . Sophie Marceau, *La souterraine*, Seghers, Paris, mai 2023.
- . Martine Merlin-Dhaine, *Porter ton ombre*, Sterenn Éditions, Paris, août 2023.
- . Emmanuelle Pol, *Les bracelets d'amour*, Finitude, Le Bouscat, 2023.
- . Maddalena Rodriguez-Antoniotti, *Histoires passagères*, roman, Dalva, Paris, mai 2023.
- . Marie Sizun, *Les petits personnages*, arléa, Paris, mars 2022.
- . Étienne Verhasselt, *Après l'Éternité*, Postcombustion, Le Tripode, Paris, avril 2022.
- . Élisabeth Vonarburg, *La Femme aux semelles de temps*, Éditions Alire inc., Québec-Paris, 2023.
- . Caroline Wlomainck, *Incisives*, Éditions Lamiroy, Bruxelles, août 2023.

Pour prolonger l'onglet qui doit lui être consacré sur le site électronique, les pages dédiées au Prix Marguerite de Navarre qui se mettent en place en ce début d'année 2024 sur les réseaux sociaux Facebook et Instagram rendront compte dorénavant, étape par étape, de l'évolution de la première édition du premier prix littéraire fondé par l'Académie de Béarn.



Livres au concours

## Revue de presse

Le 30 janvier paraît dans notre presse régionale de Pyrénées-Presses un bon article intitulé *Un livre pour le centenaire de l'Académie de Béarn*. Brève rétrospective de l'histoire de l'Académie, puis les noms de Académiciens les plus connus et, en conclusion, un rappel du programme de l'Académie pour son centenaire, conférences et rencontres académiques dans différentes villes du Béarn, le prix Marguerite de Navarre et le livre du centenaire.

# Un livre pour le centenaire de l'Académie de Béarn

La vénérable institution a un programme chargé pour son centenaire en 2024. Avec des conférences, un prix littéraire et un livre à paraître à l'automne.

Un siècle déjà. En 1924, des personnalités comme Louis Barthou, l'Orthézien Pierre Lasserre, critique littéraire réputé, le docteur Georges Sabatier veulent mettre en avant l'élite intellectuelle béarnaise qui brille aussi bien à Pau qu'à Paris. Depuis, l'Académie de Béarn n'a cessé de prospérer sur cette tradition littéraire, artistique ou scientifique, qui a vu passer dans ses rangs bien des personnalités incontestables.

### Des noms prestigieux

Qu'on juge un peu : Jean-Louis Curtis, prix Goncourt, Joseph Peyré qu'on ne présente plus et lui aussi prix



Une partie des membres de l'Académie de Béarn lors de l'intronisation de Thomas Gomart comme membre d'honneur. © RODOLPHE MARTIN

Goncourt, l'abbé Bégarie qui sous le nom de Georges Saint-Clair reçut le Grand Prix de poésie de l'Académie française, ou encore Charles et Henri Moureu, père et fils et membres de l'Académie des sciences...

C'est pour évoquer toutes

ces mémoires que l'Académie de Béarn se lance dans un programme ambitieux pour son centenaire. Des conférences, à Orthez (le 10 février), Oloron, Lembeye ou Mourenx viendront rappeler l'œuvre de quelques-uns des plus prestigieux académiciens de Béarn.

### Un Prix Marguerite de Navarre

Un livre est également en préparation sous la houlette de Jean Marziou, qui viendra aussi souligner l'œuvre de l'Académie autour de grandes thématiques sur lesquelles ont planché les académiciens à travers les âges, de la langue à l'histoire, en passant par les Pyrénées, bien sûr, ou encore le goût de la politique...

En attendant cet ouvrage, l'institution lance aussi un prix littéraire, le Prix Marguerite de Navarre de la nouvelle, qui a déjà attiré quelques plumes prestigieuses ou iconoclastes (une certaine Sophie Marceau y participe !). Ce prix impose que les thèmes de l'amour et de la place de la femme dans la société soient abordés par les concurrents, thèmes récurrents au célèbre «Heptaméron» de la même Marguerite de Navarre. Paule Constant – autre Goncourt dédicé – en présidera le jury.



Un article consacré au dernier livre de notre confrère Thomas Gomart, *L'accélération de l'histoire* du 30 janvier également.

# Le Palois Thomas Gomart analyse les bascules d'un monde hors de contrôle

Le directeur de l'Institut français des relations internationales, dans son nouvel opus, s'attarde sur les zones pivots de Taïwan, Ormuz et du Bosphore pour illustrer la complexité d'une nouvelle mondialisation.

Après ses « Ambitions inavouées », interprétant les plans, explicites ou non, de neuf pays clés de ce monde, Thomas Gomart récidive moins d'un an plus tard avec un nouvel ouvrage, qui paraît tout aussi essentiel dans une actualité bouleversant, ces derniers mois, les pré-requis et l'ordre établi.

La guerre en Ukraine, et plus récemment l'attaque du Hamas contre Israël, ont rebattu les cartes, recentré certains enjeux qui nécessitent un meilleur éclairage. « L'accélération de l'Histoire » (à nouveau aux Éditions Tallandier) du directeur de l'Ifri, l'Institut français des relations internationales, y participe.

Son parti pris, cette fois, est de s'attarder sur les « nœuds géostratégiques d'un monde hors de contrôle » pour illustrer cette escalade, l'interconnexion des conflits et ses possibles conséquences.

## Trois détroits importants

Précisément, à l'aune des positions géopolitiques des grandes puissances et des puissances régionales, l'expert natif de Pau s'arrête sur trois zones pivots, trois détroits « dont leur contrôle conditionne une partie des rapports de force internationaux » : Taïwan, Ormuz et



Thomas Gomart en mai dernier, lors de sa dernière visite paloise, quand il fut introuvable à l'Académie du Béarn. © GUYONNÉ ESCOFFIER

le Bosphore.

Le premier, évidemment, le fait parler de la rivalité sino-américaine, de cette Chine dont la marine dépasse désormais celle des États-Unis, de ce « théâtre asiatique qui n'est plus périphérique mais central ». Un bras de fer au centre duquel se joue aussi la guerre des puces et des microprocesseurs.

Le second, Ormuz, voit passer chaque année 2 500 pétroliers, une route et plus globalement le golfe arabo-persique « dont la stabilité conditionne la fluidité du commerce international ». Ici, Pékin et Washington « ont un intérêt parta-

gé à trouver un équilibre » écrit notamment Thomas Gomart. Mais le 7 octobre a renversé la table, « à court et moyen terme » analyse l'historien.

Le dernier, le Bosphore, apparaît comme le passage d'où nous parvient « l'onde de choc » de la guerre en Ukraine, alors que la mer Noire « est devenue la plaque tournante des marchés céréalières ».

Les puces, le pétrole, le blé, voilà les enjeux géoéconomiques, quand Thomas Gomart évoque aussi les trois crises nucléaires potentielles avec la Corée du Nord, l'Iran et la Russie.

À la lecture de son ouvrage,

on comprend bien que tout ceci s'entremêle, s'entrechoque pour donner une situation « de plus en plus complexe à analyser » concède l'auteur. C'est l'un des résultats de cette « nouvelle forme de mondialisation » qui émerge des deux « grandes bascules géostratégiques qui s'opèrent sous nos yeux ». Et l'expert de citer l'émergence fulgurante de la Chine depuis 1979 d'un côté et les puissances régionales et leur volonté d'émancipation de l'autre.

## L'avertissement aux Européens

Quant à l'Europe, « de plus en plus seule », le directeur de l'Ifri n'est pas très tendre avec ses dirigeants, généralement « pris de court » et « habitués au confort du statu quo ». Surpris hier en Ukraine, au Sahel, dans le Caucase, au Moyen Orient, « le seront-ils demain en mer de Chine » lance par exemple le Palois.

Thomas Gomart appelle les Européens à réaliser « un exercice de lucidité » face à ces accélérations de l'Histoire, à cette multiplication d'actions déléguées « qui modifient les équilibres de puissance », à ce danger nucléaire par exemple, « et ce n'est pas parce que nous sommes un pays doté que nous ne serons pas agressés » prévient-il.

Pour l'heure, « la configuration mondiale devient fondamentalement défavorable » aux Européens, constate l'historien. « Il est donc nécessaire qu'ils sortent de leur isolement mental le plus rapidement possible ».

Ce livre est une petite pierre pour les y aider sans doute.

PIERRE-OLIVIER JULIEN

Enfin un article du 7 janvier, annonçant la *Rencontre Académique* qui s'est déroulée comme prévu les 9 et 10 février 2024 au Lycée Francis Jammes et au théâtre Francis Planté d'Orthez.

# Pour fêter ses 100 ans, l'Académie de Béarn fait étape dans la cité Fébus

Une rencontre est organisée au théâtre Francis Planté ce samedi 10 février pour évoquer trois membres éminents de l'Académie de Béarn : Pierre Lasserre, Francis Planté et Jean-Louis Curtis.

Il y a un siècle, le 24 avril 1924, une vingtaine de personnalités fondaient l'Académie de Béarn. Une société savante, qui se veut être une petite-fille de l'Académie française. Parmi eux, des noms connus au niveau national et quelques Orthéziens. Alors pour fêter ce siècle d'existence, les membres actuels ont décidé de partir sur les traces des membres éminents qui sont passés par l'Académie de Béarn. Ils feront une halte à Orthez le samedi 10 février, au théâtre Francis Planté.

## Mettre en valeur le territoire

« Ces personnages considéraient que le Béarn méritait une académie calquée sur le modèle de celles des grandes villes. Parmi les fondateurs, on retrouve des Orthéziens : Charles Moureu, chimiste qui a beaucoup travaillé sur le gaz ; Pierre Lasserre, professeur de sciences sociales, philosophie et critique ; Francis Planté, le fameux pianiste », détaille Jean Marziou, actuel membre de l'Académie.

Ils se sont lancés ce défi, en ayant en tête l'idée de valoriser ce qu'ils appelaient « notre petite patrie ». « Ils voulaient mettre en valeur toutes les réussites intellectuelles d'ici. D'ailleurs, l'Académie de Béarn était novatrice car elle a intégré dès sa création une femme. Pour l'Académie française, il a fallu attendre Marguerite Yourcenar en 1980! », sourit Jean Marziou.

Et depuis un siècle, l'Académie



L'adjoite à la culture Marie de Moro, aux côtés de Jean Marziou, membre de l'Académie de Béarn, et de Stéphanie Orliac, responsable du pôle culture. © A.S.

de Béarn n'a jamais cessé de se réunir. « Il y a eu des hauts et des bas, mais 172 académiciens titulaires se sont succédé. Aujourd'hui, nous sommes 40 membres et Marc Bélit en est le président », ajoute l'ancien journaliste. Quoi de mieux

pour fêter un centenaire qu'un retour aux sources de ces académiciens célèbres ?

L'Académie de Béarn va donc faire halte dans plusieurs communes dont sont originaires ses membres les plus connus. Et Orthez figure dans la

liste. Une rencontre se concentrera sur trois personnages : « Pierre Lasserre, tout d'abord, car il a été le premier président. Il était très attaché à Castétis. Francis Planté ensuite, qui lui aussi est resté non loin d'Orthez, mais du côté des Landes. Et enfin, Jean-Louis Curtis, qui est né dans le quartier Départ. Il n'est pas un membre fondateur, mais il éprouvait une certaine fierté d'appartenir à cette académie. » L'objectif étant de « rappeler aux Orthéziens qui étaient ces gens-là, qui sont nés ici et qui avaient un profond attachement à leur territoire ».

Le maire, Emmanuel Hanon en est d'ailleurs convaincu : « Le public orthézien va pouvoir redécouvrir ces personnages dont il connaît seulement les noms. Le patrimoine humain d'Orthez et très conséquent, on peut en être fier ! »

## Plusieurs événements

Rendez-vous donc le samedi 10 février à 17h30, au théâtre Francis Planté (entrée libre). Des extraits d'œuvres de Jean-Louis Curtis seront lus par les donneurs de voix de la Bibliothèque sonore. Les membres de l'Académie seront également présents le vendredi 9 février au lycée Francis Jammes pour présenter un « condensé » de leur intervention aux élèves.

D'autres événements auront lieu autour de ce centenaire à Pau, notamment un colloque en novembre autour du vin et un concert de l'Orchestre de Pau Pays de Béarn. Un prix de la nouvelle, intitulé « prix Marguerite de Navarre » a été créé pour récompenser un recueil déjà publié. Enfin, dans le courant de l'automne un livre sur le centenaire paraîtra : « Il retracera toutes les grandes thématiques qui ont marqué ce siècle académique », conclut Jean Marziou.

R. D. J



## Des Orthéziens membres de l'Académie aujourd'hui

À l'heure actuelle, l'Académie de Béarn compte plusieurs membres orthéziens. Chimiste de formation, Eric Gildard est entré à l'Académie en 2016. Il a été président de l'Office du tourisme d'Orthez, a fondé Radio Orthez et deux journaux, et a publié de nombreux ouvrages.

Thierry Issartel est également membre de l'Académie. Ancien maire d'Orthez, il est agrégé d'histoire aux multiples domaines de compétence. Il est l'auteur de nombreux ouvrages et publications.

Benoît Cursente est membre correspondant de l'Académie : né à Orthez, il consacre depuis 1973 ses recherches à l'histoire de l'habitat et à l'anthropologie sociale des anciennes sociétés gasconnes et pyrénéennes. Il est l'auteur d'une centaine de publications, en plusieurs langues.



## Publication



Après avoir publié ces trois dernières années L'éthique au fil de la reliance, le système et l'outil (L'Harmattan 20), puis La pandémie aux portes de la démocratie, une menace complexe (L'Harmattan 2022), notre confrère depuis trente ans fidèle à son éditeur, vient de sortir en 2023 un troisième essai : Les valeurs dans le domaine de la santé, les acteurs et le système.

Avec près de 300 pages, cet ouvrage où l'on retrouve Pierre Peyré tel qu'en lui-même, attaché à la santé publique qui est par vocation médicale et sociale, humaniste, technique, politique et économique à la fois.

Comme il l'avait déjà écrit à propos des académies dans un de nos premiers bulletins, la santé, qui va du global au local et de l'individuel au collectif relève totalement, comme Edgar Morin le lui a enseigné, de l'intelligence de l'esprit seule capable de conjoindre la pensée et l'action. Rien d'étonnant à ce que l'on trouve dans son texte ce questionnement anxigène et récurrent qui nous préoccupe tous aujourd'hui en ligne de mire de nos réflexions intimes et partagées : celui de la santé de la santé !

La rédaction



## Nécrologie

### Décès de Jean-Pierre Babelon

Notre confrère est mort le 2 février dernier à l'âge de 92 ans. Il avait gardé, au moins au téléphone -je l'avais appelé l'année dernière- sa voix précise et claire, celle du professeur et du grand intellectuel qu'il était. Il était en effet issu d'une famille de chartistes. Son grand-père, Ernest Babelon, membre de l'Institut, occupa la chaire de numismatique au Collège de France. Son père fit une longue carrière au Cabinet des médailles de l'ancienne et vénérable Bibliothèque Nationale de la rue de Richelieu. Tout pétri de culture classique et baignant dans l'histoire de France à la maison, il fréquente donc tout naturellement les lycées Montaigne, Louis-le-grand et Henri IV avant d'entrer très jeune à l'École des chartes puisque l'archiviste-paléographe a 23 ans lorsqu'il commence sa carrière au château de Versailles. Il mène alors de front plusieurs passions : l'histoire de l'art, l'histoire pure et dure, les archives et l'enseignement. Il est dans ces jeunes années, conservateur aux Archives nationales, professeur d'histoire à l'École du Louvre, dont il est aussi diplômé, et maître de conférences à l'École Pratique de Hautes-Études. Sa carrière dans l'administration de l'État se développe et il est nommé Inspecteur Général des Archives de France et Conservateur en chef du musée de Versailles. En 1992, il est élu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres en même temps qu'il s'affirme, par ses travaux antérieurs comme le meilleur connaisseur du Paris du XVIIème siècle. Dix ans auparavant, il avait publié, sa biographie du Béarnais dont le portrait orne l'entrée de la villa Lawrance. Ce « Henri IV » publié chez Fayard en 1982, reste sûrement l'ouvrage le plus autorisé et le plus passionnant à lire sur l'histoire politique et sociale de la France pendant la fin du XVIème et le tout début du XVIIème siècle. Son talent de conférencier et de professeur reposait évidemment sur la parfaite maîtrise des sujets qu'il abordait mais aussi sur cette élégance calme, légère et pondérée qui émanait de sa personne.

Etienne Lassailly

